

Le meurtre de masse

Bourreaux ordinaires. Psychanalyse du meurtre totalitaire,
de Guy Laval, PUF, « Épîtres », 202 p.

David Benhaïm

Number 193, November–December 2003

La frontière : récits de l'entre-deux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18696ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Benhaïm, D. (2003). Le meurtre de masse / *Bourreaux ordinaires. Psychanalyse du meurtre totalitaire*, de Guy Laval, PUF, « Épîtres », 202 p. *Spirale*, (193), 47–48.

LE MEURTRE DE MASSE

BOURREAUX ORDINAIRES. PSYCHANALYSE DU MEURTRE TOTALITAIRE de Guy Laval

PUF, « Épitres », 202 p.

« **C**OMMENT des hommes ordinaires, des gens comme nous [...], comment ces hommes sont-ils devenus des assassins de sang-froid? Que s'est-il passé dans la tête de ces Allemands qui n'étaient pas des criminels pour qu'ils puissent tuer sans états d'âme? Quelles modifications le nazisme a-t-il imposées au fonctionnement psychique de ces Allemands ordinaires? » La lecture de *Mein Kampf* ne laisse aucun doute que son rédacteur est en proie à un délire antisémite exterminationniste, un délire paranoïaque. Il ne s'agit cependant pas de rechercher « dans la genèse infantile de ce délire les causes de la Shoah ». Pas question de psychologiser l'Histoire : « expliquer les causes de l'extermination des Juifs par les difficultés, les angoisses de Hitler enfant, n'offre strictement aucun intérêt, avec en prime le danger d'en faire une victime, un enfant victime de parents paranoïaques. » En revanche, l'énigme essentielle serait de savoir comment Hitler a réussi à imposer son délire à des millions d'Allemands « qui, à l'origine, ne le partageaient pas » et à rendre ainsi sa réalisation possible. La réponse à ces questions passe, pour Laval, par une relecture de *Psychologie des foules et analyse du Moi* de Freud. Il déplore le désintérêt des psychanalystes pour ce qu'il appelle « la part sociale chez Freud ». Cette dimension est pourtant omniprésente dans tous ses écrits d'autant plus que le social ne s'y dissocie pas de l'individuel pour constituer une strate à part du psychisme. Il est constitutif du psychisme. La psychologie individuelle est en même temps une psychologie sociale : « Dans la vie psychique de l'individu pris isolément, écrit Freud dans *Essais de psychanalyse*, l'Autre intervient très régulièrement en tant que modèle, objet, soutien et adversaire, et de ce fait la psychologie individuelle est aussi d'emblée et simultanément une psychologie sociale, en ce sens élargi, mais parfaitement justifié. » « À l'inverse, tout écrit de Freud, écrit en écho Guy Laval, considéré d'emblée comme relevant du champ social est un article de théorie psychanalytique totalement utile à la pratique de la psychanalyse individuelle. » Les remarques de Freud, dans *Malaise dans la culture*, sur le domptage de la pulsion de mort ou sur l'incapacité de la pulsion à apporter une pleine satisfaction en sont une illustration. Laval en conclut que « l'essence de la psychanalyse est d'être sociale ». Inutile donc de rajouter quelque concept que ce soit qui serait spécifique du social : inconscient collectif, surmoi culturel,

pulsion grégaire sont poliment écartés comme manquant de pertinence. D'entrée de jeu, Freud pose les conditions méthodologiques de l'étude de la foule : « La psychologie des foules traite donc de l'homme isolé, en tant que membre d'une lignée, d'un peuple, d'une caste, d'une classe, d'une institution, ou en tant que partie d'un agrégat humain qui s'organise en foule pour un temps donné, dans un but déterminé. » Elle s'interroge sur ce qui se passe dans sa psyché lorsqu'il est plongé dans une foule, « quels types de forces cette foule va faire peser sur son fonctionnement psychique, et quelles modifications celui-ci sera contraint d'opérer devant la pression de ces forces ». « Qu'est-ce donc qu'une foule, se demande Freud, d'où tire-t-elle sa capacité d'influencer de façon déterminante la vie psychique de l'individu pris isolément et en quoi consiste la modification psychique qu'elle impose à cet individu? » La dernière question pose le problème de la psychologie des foules en termes de fonctionnement psychique et non de contenus ; c'est elle que Freud privilégie pour cerner la tâche qui revient à la *Massenpsychologie*. Il est cependant indispensable de distinguer deux questions qui ont souvent été confondues : quelle influence la réalité extérieure exerce-t-elle sur la structure du psychisme et sur ses contenus? sur le fonctionnement psychique? « Freud a limité la possibilité d'action de la réalité extérieure sur les contenus du psychisme, la structure interne des instances, les représentations de choses refoulées qui structurent l'inconscient, la formation du surmoi », affirme Guy Laval en réponse à la première question. Quant à la deuxième, il soutient « que [si] la structure interne des instances change peu, même dans des conditions extrêmes, leur rapport peut se modifier : c'est ce à quoi Freud fait allusion ».

Meurtre de masse et fonctionnement psychique

En effet, « c'est l'observation de la réaction individuelle modifiée, écrit Freud, qui fournit à la psychologie des foules sa matière. » L'analyste investigateur est appelé à observer l'homme isolé dans une foule ; il est invité à percevoir la modification de sa réaction individuelle. L'exemple du meurtre de masse, commis par des citoyens ordinaires, permet d'illustrer comment peut se modifier le fonctionnement psychique d'un individu. « Comment naît chez cet individu cette aptitude à tuer, alors que rien n'est modifié par ailleurs dans les contenus de son psychisme

(mais non dans son fonctionnement)? » Laval centre sa réflexion sur la dynamique des instances psychiques : ça, moi, surmoi, idéal du moi. L'originalité de son apport consiste à introduire la réalité extérieure comme instance ou quasi-instance psychique dans cette dynamique. Chez l'individu plongé dans une foule, deux seules instances de l'appareil psychique fonctionnent : le ça et l'idéal du moi ; le surmoi individuel mesure, compare les attitudes et les performances du moi à ses idéaux propres, idéaux sociaux culturels pluriels dans nos types de sociétés, et le punit lorsqu'il le juge insuffisant. Mais il ne saurait en faire de même lorsqu'il s'agit des idéaux collectifs. Si le moi ne peut mentir à son surmoi ni le tromper, « il en va tout autrement lorsque l'idéal du moi se branche sur des idéaux collectifs : les instances de ce que je nomme Réalité-idéologique, qui jaugent l'état de l'objet idéalisé (ensemble d'idées, parti, religion, société, etc.) ne sont plus contrôlables par le surmoi, et l'illusion peut jouer à plein ». C'est ce qui se passe dans les régimes totalitaires où l'aliénation de l'idéal du moi à un Idéal collectif met le surmoi hors circuit : il est incapable de juger ce qu'on lui propose sur un plan moral. Le sujet va alors approuver et accomplir des actes qu'il aurait auparavant condamnés. « Nous dirions, écrit Freud, que la superstructure psychique qui s'est développée si diversement chez les individus a été abattue, privée de ses forces, et le fondement inconscient, identique chez tous, mis à nu (rendu opérant). » S'il est vrai que le sentiment de culpabilité résulte d'une tension entre le moi et le surmoi et d'une condamnation du moi par cette instance critique, lorsqu'en revanche « quelque chose dans le moi coïncide avec l'idéal du moi », la tension disparaît pour laisser place à une sensation de triomphe, comme dans l'accès maniaque. « [...] le sentiment de la responsabilité, qui retient toujours les individus, écrit le politologue Gustave Le Bon, disparaît entièrement. » « Le sujet est devenu apte au meurtre », conclut Laval.

Sous prétexte qu'il entretient des rapports avec le social, on a pu considérer le surmoi comme « une porte d'entrée vers la réalité ». Rien n'est plus faux. Le social dans le surmoi est « comme un précipité du social passé, y compris phylogénétique, il n'est pas social dans son présent, il dépend entièrement de la porte du moi pour son fonctionnement ». C'est le moi qui est en contact avec le monde extérieur, s'il est vrai, selon la définition de Freud dans *Le moi et le ça*, qu'il est la partie du ça modifiée sous l'influence directe du



Edward Burtnysky, *Marbrière abandonnée n° 1*, près de Rutland, Vermont, 1991, épreuve à développement chromatique, 76 cm × 102 cm, avec l'aimable permission du Museum of Fine Arts, Houston.

monde extérieur par l'intermédiaire du système perception-conscience : « Il s'efforce de mettre en vigueur l'influence du monde extérieur sur le ça et ses desseins, et cherche à mettre le principe de réalité à la place du principe de plaisir qui règne sans limitation dans le ça. » Le moi est bien la porte d'entrée vers la réalité grâce au rôle joué par la perception : « La perception, écrit Freud, joue pour le moi le rôle qui, dans le ça, échoit à la pulsion. » La dynamique entre les instances dépend essentiellement de ce que le moi transmet de la réalité extérieure. Lorsque la perception est tronquée, qu'elle ne peut pas remplir sa fonction, les informations que le moi communique sont modifiées, appauvries. C'est ce qui se passe lorsque « le moi se sent menacé de trop voir et de trop savoir ». D'une part, le régime totalitaire opère des coupes sombres dans la réalité; d'autre part, le moi, qui perçoit malgré ces coupes, réagit au « savoir dangereux par le clivage : n'est plus perçu ce qui d'être vu, d'être entendu, met le sujet en danger ». Mais le moi doit satisfaire trois maîtres : le

ça, le surmoi et l'idéal du moi, et ce, en fonction des exigences de la réalité.

En ce sens, nous pouvons considérer la réalité extérieure comme une quatrième instance de la personnalité dans la mesure où l'appareil psychique ne saurait fonctionner sans elle. « Pour que le sujet soit vivant, il faut que ces instances aient entre elles des rapports, un jeu, une dynamique; il faut que le moi soit central et puisse moduler, distribuer, canaliser, civiliser en quelque sorte tout cela. » Dès que l'une des instances parvient à imposer sa domination, la dynamique est faussée; cependant, le pire survient lorsque les deux instances extrêmes — le ça, la plus intérieure et la réalité, la plus extérieure — s'allient de manière à fonctionner en continuité. Habituellement, la réalité est contradictoire, conflictuelle, ce qui contraint le moi à un travail de perception et de jugement sous le contrôle du surmoi. C'est la conflictualité sociale, externe qui règle la conflictualité interne et maintient ainsi le fonctionnement psychique de l'individu. Dans ce cas, le moi

ne cherchera pas à se satisfaire automatiquement par l'acte auquel le ça, le pousse et qu'il veut lui imposer comme source unique de satisfaction. Cependant, lorsque la réalité devient aussi univoque que le ça, supprimant ainsi toute sorte de conflictualité — comme c'est le cas dans les régimes totalitaires —, une circulation sans entraves s'établit entre les deux instances, balayant le moi et mettant le surmoi hors circuit. Alors « tout le mal contenu dans le ça (comme l'écrit Freud) passera dans un acte qu'accomplira somnambuliquement le sujet : la coalescence des deux exigences du mal, la réalité extérieure (société totalitaire) et le ça, se révélera meurtrière ». Nous assisterons alors au spectacle d'un fonctionnement psychique proche du mode de « pensée opératoire : une position de conformisme total avec la domination externe ». Laval en conclut que « la conflictualité joue pour la réalité extérieure le rôle qui dans le ça échoit à la pulsion, et dans le moi à la perception ».

David BENHAÏM